

FR3, 20H35

« Rencontres » émigre en prime-time

Après « Mosaïque » puis « Ensemble » du dimanche matin, la nouvelle émission destinée aux immigrés tente l'heure de grande écoute, avec Michel Polac en guest-animateur...

Il y a quelque chose de pas clair au royaume du PAF. L'émission « pour immigrés » *Rencontres* (qui a remplacé depuis janvier 1989 *Ensemble aujourd'hui*, elle-même créée en 1987 à la place de *Mosaïque*) paye son droit de diffusion sur une chaîne, comme n'importe quelle pub. Benetton, par exemple, qui est « super et très multiculturelle » selon Yamina Benguigui, la nouvelle productrice exécutive de *Rencontres*. Cette émission doit verser annuellement 7 millions et demi de francs (hors taxe) pour être diffusée sur FR3 chaque dimanche matin de 9 à 10h30, et depuis samedi dernier à partir de 14h.

Depuis la création en janvier 1977 de feu *Mosaïque*, on a longtemps glosé sur une émission « immigrée » qui passerait durant le sacro-saint prime-time. Voilà, c'est (presque) fait : rebaptisée *Point de rencontre*, à l'occasion, l'émission passera ce soir à partir de 20h35. Elle prétend nous montrer la *Multiculture en France*. Avec Michel Polac en guise d'animateur. Le chaud débattre a été choisi parce qu'il offrait « l'avantage d'avoir des origines hors hexagonales, et il faut un effet d'annonce, on ne peut pas mettre 1 million de francs dans une campagne de pub », explique Edouard Pellet. L'actuel « patron » de *Rencontres*. Polac a donc quitté exceptionnellement sa retraite cénovole pour l'enregistrement de l'émission vendredi dernier, avant d'aller se faire opérer hier pour un petit pépin de santé. Pellet déclare encore : « J'ai fait des pieds et des mains pour avoir Michel Drucker parce qu'il est aussi d'origine austro-roumaine ».

Trop volubile pour cacher sa fébrilité, Edouard Pellet affirme : « Le prime-time est un défi. Si ça réussit, nous l'aurons régulièrement. Si ça foire, nous n'aurons pas ce rendez-vous de 20h30. On ne peut pas, à deux ans du marché unique européen et avec le développement du satellite, nous cantonner dans le ghetto horaire du dimanche matin. Déjà que la chaîne britannique Channel Four diffuse des programmes destinés aux immigrés traduits en français ! Et la France n'est pas prête. » Il y a aussi le projet de création d'une télé « immigrée » en France que prépare Patrick Clément, après avoir mis en place la chaîne cryptée 2M International au Maroc. Ce projet gère sur des capitaux privés et s'inscrit aussi dans une logique commerciale. Alors que *Rencontres* est une émission entièrement subventionnée par le FAS (Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leur famille), dont la première mouture fut créée en décembre 1958 par de Gaulle, prévoyant la fin de la guerre d'Algérie et préparant de « nouveaux » rapports avec la future ex-colonie. Le FAS dispose aujourd'hui d'une Association de rencontres audiovisuelles (ARA) dirigée par Edouard Pellet et commanditaire de *Rencontres*.

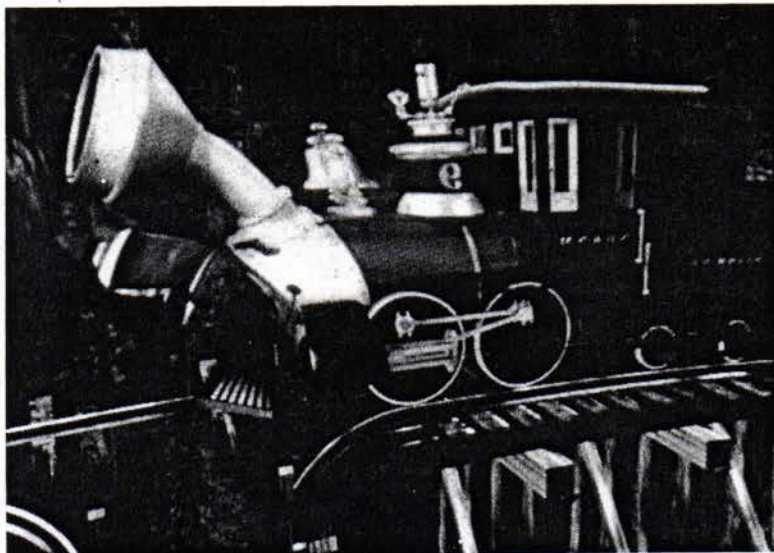
En 1977, l'ancêtre *Mosaïque* a été créée sous l'égide de Paul Djijoud, alors secrétaire d'État chargé de l'immigration dont dépend le FAS. Le bailleur de fonds de l'émission, *Mosaïque* sera dirigée sans concession par le cinéaste algérien Tewfik Farès. Depuis l'éviction de ce dernier et de son équipe en

1987, l'émission a changé trois fois de nom et autant de responsables. Au bout de treize ans de financement, le FAS semble maintenant décidé à suivre de très près « sa » télé destinée aux travailleurs immigrés et leur famille. Mais sa décision de maintenir le mélange entre le côté associatif de son commanditaire et la création culturelle de l'émission a toujours donné cette impression de ringardisme, de retard sur la réalité sociologique et culturelle de l'immigration.

« Le FAS devient aujourd'hui une institution qui a besoin d'une émission institutionnelle », affirme Abdallah Mogniss, responsable de l'agence Im'media, spécialiste de l'immigration, qui a coproduit *Rencontres* durant l'année dernière. Il ajoute : « Fin 88, le FAS voulait confier la réalisation de l'émission à des maisons de production indépendantes et des associations multi-média venant de l'immigration comme la nôtre. Aujourd'hui, les décisions viennent directement de l'ARA, et surtout du FAS. Les professionnels de l'audiovisuel ne font plus que des prestations. Le président de l'ARA, Jacques Denantes, et particulièrement Michel Yahiel, un énarque président du FAS, se font un point d'honneur en suivant l'émission dans toute son élaboration. » En fait, le FAS (dont les finances viennent principalement des cotisations obligatoires sur les salaires des travailleurs immigrés dont les familles sont restées dans le pays d'origine) utilise *Rencontres*, et toutes les autres activités qu'il subventionne, pour faire sa propre publicité et prouver la nécessité de son existence future. Une crainte, à peine voilée, quand on sait que l'immigration est aujourd'hui massivement familiale et définitivement enracinée, et que l'apport de nouveaux immigrés (et donc de nouveaux financiers) est en voie de tarissement.

Et dire que l'émission de ce soir « est une occasion de parler réellement de l'immigration », assure Yamina Benguigui, dirigeant Raya Films, producteur exécutif de *Rencontres*. On s'attend à une chaîne « immigrée » porteuse de nouveauté, croyant que l'audiovisuel de l'immigration profiterait d'un prime-time pour parler aux Français, et les autres, sans intermédiaire, cette fois. Il n'en est rien. Michel Polac s'entoure d'une ceinture de sécurité composée de quelques ténors de la presse parisienne. Polac animant un débat « sur la xénophobie, la peur de l'Islam et des intégrismes » reste du Polac faisant *Droit de réponse*, malgré les bonnes intentions de ne pas s'« auto-imiter ». Cheb Mami, Francis Lalanne, Reineette l'Oranaise, Salif Keita, Yves Simon, Sapho, et d'autres viennent assurer le côté « varié ». « Nous voulons faire un pastiche du Top 50, un peu comme les Nuls sur Canal+ », annonce Yamina Benguigui. Quant aux reportages sur la guerre d'Algérie, sur une mosquée dans l'est de la France ou sur « l'apport de l'immigration » dans la pub et la mode, ils peuvent être programmés tranquillement sur les multiples magazines d'information de n'importe quelle chaîne. Comme cela se fait de plus en plus pour cerner « le problème de l'immigration ».

Bouziane DAOUDI et Nidam ABDI



« Locomotion » de Steve Goldberg

IMAGINA : NEUVIEME EDITION

Une neuvième édition pour *Imagina*, sur le thème des images en liberté, où 1 500 personnes sont attendues à Monte-Carlo. A l'ouverture, les nouveaux rapports entre les images de synthèse, les arts et le film d'animation. Un no man's land où les influences (peinture, sculpture et chorégraphie) se mélangent pour donner naissance à une création hybride. Dans « Locomotion » de Steve Goldberg (Pacific Data Images), une locomotive en 3D devient malléable comme du caoutchouc. J.S.

FRANCE-CULTURE, 15 H 30

Panorama du nouveau cinéma chilien

Le putsch 74 avait interdit toute forme de cinéma de gauche, obligeant les cinéastes à l'exil. Seize ans plus tard, Amlens accueille ceux qui travaillent aujourd'hui au pays. Françoise Estèbe les a rencontrés pour « Un mardi du cinéma ». Réconfortant.

« Le jour même du putsch », rapporte *El Estado* (Buenos Aires, 1974), « à une heure de l'après-midi, les militaires arrivèrent à Chile Film... Première action : mitraillage de la trésorerie, saisie de tous les documents et archives. La visite avait un autre objectif : la destruction de tout film ayant la moindre odeur progressiste ou de gauche ».

Au cours des semaines qui suivirent, une quarantaine de metteurs en scène (parmi lesquels Raoul Ruiz, Miguel Littin, Helvio Soto) quittent le pays. La répression est totale. Contrairement au Brésil — écrasé aussi sous la botte brune, mais dont la production de films audacieux continue —, toute vie culturelle s'arrête au Chili. Pendant dix ans, les principaux témoignages viendront des voix de la diaspora chilienne disséminée en RFA, Belgique, Canada, France, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Mexique, Panama, URSS, Etats-Unis... Un phénomène dont l'ampleur est mal connue en Europe.

Dans les années soixante-dix, il n'y a qu'une seule issue pour ceux qui veulent toucher à une caméra : la télévision ou la pub. Le gouvernement, obligé de créer des techniciens pour les besoins de sa propagande, forme les futurs agents de sa déstabilisation. Au début des années quatre-vingt, magnétoscopes et vidéo légère envahissent les marchés

chiliens. Des organisations clandestines de cinéastes, qui commencent à se regrouper dès 1977, s'emparent de ce matériel. Depuis 1984, des groupes structurés ont produit deux cents reportages sur les phénomènes de société comme la torture ou la question cruciale des « disparus ». Trois cent cinquante relais ventilent cette production indépendante dans le pays. Rien ne peut plus l'arrêter.

Mai 1979 : dans une petite salle de la rue d'Antibes, à Cannes, quelques critiques intrigués assistent à la projection d'un film battant pavillon chilien : *Julio commence en juillet*, de Silvio Caiozzi. Stupeur ! L'œuvre est photographiée avec une rare maestria. Et aucun message « pinochet » n'en suinte indolument. A travers ce conte picaresque, emprunt d'une sensibilité viscoïenne, on assiste à l'éducation rigoriste d'un adolescent des années vingt. Le climat étouffant rend bien l'oppression poisseuse qui engue le pays.

Cette alouette à la vol court. En septembre 1983, la « cinémathèque chilienne en exil » rappelle, par un gigantesque panorama d'œuvres anciennes ou de la diaspora présentées à Beaubourg, que Pinochet est encore là. Ça secoue un peu le cocotier ! Quelques organisateurs de festivals sélectionnent, de-ci, de-là, des films chiliens.

Jean-Pierre Garcia, directeur du Festival d'Amiens, ne peut se contenter de ces picorements. Il se rend à Santiago en août 1989. Et découvre une nouvelle génération de cinéastes de fiction : Leonardo Kockling, Gonzalo Justiano, Pablo Perelman, Juan Carlos Bustamante... dont les films sont d'une grande perfection stylistique. Ces « jeunes gens » ont réalisé leur premier long métrage vers 1985. Le plus remarquable d'entre eux est *Image latente* (Perelman, 1987) : parcours bourgeois accompli par le frère d'un militant torturé et « disparu ». Entre la ville qui change (les opposants se montrent maintenant à visage découvert) et les souvenirs désordonnés du héros, Perelman propose quelque chose comme une version latino-américaine de *La guerre est finie* (d'Alain Resnais). La question des « disparus » hante aussi le *Temps du retour* de Leonardo Kockling (1988).

Mais il y a autant de thèmes que de cinéastes. Juan Carlos Bustamante remonte, dans *Histoire de lézards* (1988), avec le tropicalisme et les mythes telluriques de ses aînés. Tandis que Gonzalo Justiano lorgne vers la comédie sophistiquée à la Blake Edwards : *Sussi* (1988) est l'histoire d'une accorte jouvencelle qui veut devenir star...

Raphaël BASSAN

MONTE-CARLO

Imagina en « Abyss »

Le neuvième Forum international des nouvelles images a confirmé l'explosion des images de synthèse dans tous les domaines : architecture, publicité... Le grand prix Pixel INA a été décerné à l'Américain George Joblove, pour ses effets spéciaux dans « Willow », « Indiana Jones et la dernière croisade » et surtout « Abyss ».

Monte-Carlo, envoyé spécial.

A la fois compétition de films, colloque et salon professionnel, le Festival international des nouvelles images organisé par l'INA s'est réuni dans un seul microcosme des « ethnies » aussi différentes que les artistes réalisateurs et producteurs avec des ingénieurs et des fabricants de matériel. Si, cette année encore, il était question de faire le point sur les différentes avancées technologiques de l'image de synthèse (animation, réalisme, combinaison avec les autres techniques), Imagina 90 a confirmé l'explosion économique que l'infographie est en train de vivre en pénétrant de plus en plus les secteurs de l'audiovisuel : images d'architecture, génériques télé, publicités, clips, communications d'entreprise et aussi bien sûr ses domaines d'élections tel que le dessin animé, avec, cette année, la présence de Walt Disney et les effets spéciaux pour le cinéma.

Les prix Pixel-INA qui récompensent d'une théière (première image de synthèse modélisée) les meilleurs crus de l'année, ont précisément couronné cette catégorie. Avec les images choes des films *Willow*, *Indiana Jones et la dernière croisade* et surtout *Abyss*, de Jim Calderon. ILM (filiale de Lukas film) remporte ainsi la Palme d'or d'Imagina avec le grand prix Pixel-INA. Suivent de près *Eurythmy*, de Susan Amkraut ; et Michael Girard (prix Pixel européen), de Pixar, pour *Knick Knack* (fiction) ; et quelques Européens comme les français Fantômes pour le *Grand Wouah Wouah bleu*, habillage de chaîne de FR3, et *Ex Machina* pour Paris 1789 (simulation), ainsi que le Britannique William Lathan, extraordinaire sculpteur de formes sur ordinateur pour *Evolution of Formes*.

Une grande première cette année aura été la présentation par le Centre National de la Cinématographie de plusieurs œuvres tournées avec le procédé de télévision haute définition européenne Eureka et projeté sur matériel prototype de Thomson. Enfin, le moment fort d'Imagina 90 (lire ci-contre) aura été la conférence donnée par les chercheurs inventeurs de la société californienne ZPL et de la NASA sur ce qu'on appelle déjà la réalité virtuelle.

Jean SEGURA
Dimanche 18 février, Canal Plus diffuse-
ra un résumé en trois parties des pro-
grammes présents à Imagina 90.

TOUS LES JEUDIS

Un cahier spécial livres
dans *Liberation*



Abyss de Jim Calderon primé pour ses effets spéciaux.

Une panoplie pour passer la frontière du réel

Temps fort à Imagina 90 : les premiers pas dans la réalité virtuelle. A l'aide d'un gant, d'une visière ou d'une combinaison, on peut traverser l'écran vidéo, déplacer des objets fictifs. Père de cette invention, Jaron Lanier, jeune directeur d'une firme californienne.

Il aura fallu deux décennies pour que la technique des simulateurs réservés aux pilotes d'élite soit accessible aux simples marcheurs que nous sommes. Moyennant un ordinateur équipé d'un gant ou d'une combinaison en tissu et d'une visière spéciale ressemblant à un masque de plongée, on peut désormais pénétrer dans un espace qui n'existe pas et s'y promener comme dans la réalité. De la simple pièce imaginaire avec tables et chaises à la sortie dans l'espace à l'extérieur d'une navette spatiale, tout devient possible. Deux décennies pour que les images de synthèse, jusqu'ici connues du public par les génériques TV, les films d'animation et les effets spéciaux pour le cinéma (*Tron*, *Star Trek*, *Willow*, *Abyss*...) sortent du statut figé de la représentation pour s'épanouir dans celui, infiniment plus extrême, de l'interactivité.

Le caractère tridimensionnel des images de synthèse ne pouvait qu'inciter l'homme à vouloir traverser l'écran vidéo, comme si celui-ci n'était qu'une simple lucarne, pour accéder à une infinité de cavités créées de toutes pièces par l'ordinateur : le concept de « réalité virtuelle » est né ! Son inventeur : Jaron Lanier, jeune Américain de vingt-trois ans. Il dirige la firme californienne

VPL's (Visual Programming Language Research) qui a mis au point ces interfaces dont près de deux cents ont été commercialisées. La société était représentée à Imagina par Chuck Blanchard. Le Dataglove ou « Gant de données » est la première clef d'accès à ces micro-mondes virtuelles. Une série de capteurs électrosensibles sont situés sur le gant. Chacun correspond à un point précis de la surface de la main et l'ensemble est relié au système informatique (un Macintosh couplé à une station Silicon Graphics) par un faisceau de fibres optiques. Grâce au logiciel Body Electric, l'homme au gant électrique visualise sur écran l'image en trois dimensions de sa main, reflet virtuel de sa vraie main.

Le Eyephone, également relié à l'ordinateur, est une visière avec deux écrans à cristaux liquides (un pour chaque œil) sur lesquels s'affiche en relief un décor en images de synthèse généré en temps réel par le système. Eyephone est muni de capteurs qui déterminent la position du visage, si bien que, lorsque l'expérimentateur bouge la tête, le décor reste fixe et seul le cadre de l'image se modifie, comme dans la réalité. Il découvre ainsi tous les recoins de cet environnement virtuel comme s'il en faisait partie.

Avec sa main, le « spationaute » du virtuel peut alors attraper des objets-images modélisés, les soulever, les déplacer... ou les faire disparaître.

Mais le Dataglove est plus qu'une simple reproduction analogique de la main, c'est aussi un outil de travail informatique. En pointant du doigt, le manipulateur peut se mouvoir dans cet espace : avancer, monter, ou encore, comme s'il disposait d'une « souris », appeler des menus informatiques déroulants, « cliquer » sur des fonctions, et ainsi changer de décor, pénétrer dans un nouveau programme, etc.

Lors du Siggraph de Boston en août dernier, grand-messe annuelle des images de synthèse aux Etats-Unis, l'invention de VPL's a fait l'événement. Les participants n'avaient qu'à enfiler la panoplie pour franchir la frontière du virtuel. Dans un décor d'*Alice au Pays des merveilles*, on pouvait, comme Alice, partager la fameuse « partie de thé » avec le Lièvre de Mars, le Loir et le Chapelier.

Mais VPL's va plus loin et se lance maintenant dans la confection en proposant de véritables combinaisons, comme le Datasuit, qui immergent le corps entier dans ces environnements virtuels. Deux personnes revêtues de ces

nouveaux « scaphandres » peuvent communiquer de façon interactive dans le même microcosme, et ce à distance. La tenue RB2, pour *Reality Built For Two*, baptisée ainsi par VPL's, a fait l'objet d'une démonstration par la Pacific Belle en juin dernier à San Francisco en faisant participer deux protagonistes situés à des milliers de kilomètres de distance.

Ces systèmes, qui exigent des supercalculateurs permettant de générer des images de qualité en temps réel, ne sont pas encore à la portée de toutes les bourses. Le Dataglove seul vaut déjà 8 800 dollars et l'ensemble complet RB2 coûte près de 480 000 dollars.

La NASA a été l'un des premiers intéressés par ces systèmes. Au Ames Research Center, à Moffett Field, en Californie, Scott Fischer, autre grand manitou de la réalité virtuelle (avec Jaron Lanier), a présenté à Imagina le concept de téléprésence : à l'aide d'un ou deux Datagloves et d'un casque intégral de type Eyephone, un technicien peut piloter les mouvements d'un robot à distance. L'affichage des images sur les écrans à cristaux liquides est conditionné par ce que « voit » le robot lui-même via deux petites caméras. Ces expérimentations sont menées pour faire travailler des robots sous contrôle à l'extérieur d'une station spatiale et, a priori, dans tout environnement hostile à l'homme : fonds sous-marins, centrales nucléaires, etc.

Les autres domaines d'application sont multiples : robotique industrielle, design, architecture, chimie, etc. En médecine, ils permettront par exemple aux étudiants de simuler les gestes d'une opération chirurgicale sur le modèle virtuel du malade ; pour les handicapés paralysés des membres, de vivre l'expérience de la marche, de la bicyclette, etc.

Gant et costumes ne sont que les premiers produits d'une longue liste, et Jaron Lanier espère voir leur prix baisser afin de les rendre plus accessibles, notamment pour l'éducation et les loisirs. A terme, ces « costumes » simuleront la sensation du toucher, et donc celle de manipuler physiquement les objets. Quant au Eyephone, il doit être sonorisé pour permettre la communication audiospérophonique. « Dans ces environnements, déclare-t-il, on pourra facilement choisir son déguisement, souris, homard ou dragon, et se sentir bien dans cette nouvelle peau. Plusieurs personnes pourront se rencontrer et avoir d'autres sensations que dans le monde réel. De véritables dioramas en 3D pourront être reconstitués pour les enfants, comme les galaxies, la préhistoire et ses dinosaures, ou encore des châteaux... »

Vingt ans d'hibernation auront été nécessaires à Jaron, coiffé dreadlocks et tout droit sorti du concert de Woodstock, pour offrir à l'aube des années 90 ses géniales interfaces. Comme une ultime réminiscence du rêve psychédélic des « seventies », enfin réalisable!

J. S.

Rectificatif

Contrairement à ce qui était écrit dans l'article du samedi 10 février, *Mégarix* est un magazine musical français mais effectivement coproduit avec l'émission *Big World* diffusée sur la chaîne britannique Channel 4.

GIOVANNA MARINI
CANTATE PROFANE
A QUATRE VOIX



DU 7 FEVRIER AU 4 MARS
A 21 H 00

Théâtre
de la
Bastille

76, RUE DE LA ROQUETTE 75011 PARIS
43 57 42 14

Alpha Fnac